

Uriel da Costa

Récit véridique de ma vie

Uriel da Costa

Récit véridique de ma vie

louise bottu

consultation du catalogue : voir le site
louisebottu.com

Le suicidé du judaïsme

« Je m'appelais au Portugal, comme chrétien, Gabriel Da Costa et, parmi les juifs — quel démon m'a poussé vers eux ! —, Uriel. »

Dans la religion chrétienne, et par extension dans toute religion, on emploie deux termes pour désigner un irrégulier : « apostat » et « relaps ». Chrétien au Portugal, Gabriel da Costa retourne à la foi judaïque de ses aïeux quand il s'exile à Amsterdam avec sa famille — qui le suit dans sa conversion. Aux yeux des chrétiens, bien qu'il soit marrane, c'est un apostat. Juif à Amsterdam, Gabriel, devenu Uriel, renie la Loi des rabbins pour épouser une religion sans rites ni docteurs,

celle de la « loi naturelle » dictée par la raison. Aux yeux des juifs, c'est un relaps — quand bien même le mot appartiendrait au vocabulaire juridique de l'Église. Si, au Portugal, Gabriel avait été arrêté pour apostasie, son cas aurait été confié à l'Inquisition et peut-être aurait-il subi le bûcher. Traduit à Amsterdam devant un tribunal civil pour incroyance dans l'immortalité de l'âme — sur dénonciation des maîtres de la Synagogue —, Uriel fut emprisonné, soumis à l'amende, et on brûla ses ouvrages. En cette cité chrétienne réformée, les juifs vivaient en sécurité, pratiquaient librement leur culte, mais condamnaient en leur communauté les *esprits forts* affichant des idées et des comportements dissidents. Pour les rabbins, la frontière entre l'hétérodoxie et l'hérésie était invisible.

Dans *Récit véridique de ma vie*, Uriel Da Costa (1585 - 1640) témoigne, donc, de la destinée d'un juif portugais qui fut contraint de se convertir au christianisme au Portugal, puis qui revint au judaïsme à Amsterdam. Texte terrifiant, où l'ironie se

mêle à l'invective, d'un philosophe sceptique qui, cherchant à fuir les persécutions perpétrées dans un pays, se jette dans la gueule d'un loup plus féroce en Hollande : sa propre communauté. Rétif aux rites, aux superstitions et aux fables du judaïsme, Gabriel, devenu Uriel, est dénoncé par des membres de sa famille aux rabbins amstellodamois qui, après l'avoir accusé d'hérésie, le condamnent à la flagellation publique attaché à une colonne de la synagogue puis, une fois à terre, à être piétiné par les fidèles. Après cette humiliation, incapable de dépasser la honte et le dégoût, Uriel Da Costa se tire une balle dans le cœur.

Parmi les enfants qui assistèrent à cette cérémonie accompagnée de chants sacrés, il y en avait un, âgé de huit ans, un certain Baruch Spinoza. En 1656, l'auteur du *Traité*

théologico-philosophique sera frappé à son tour d'un violent *herem* d'excommunication énoncé par les mêmes rabbins qui tourmentèrent Da Costa. Il échappera au fouet et au piétinement. En 1956, Emmanuel Levinas exhortera Ben Gourion à ne pas faire de Spinoza une figure spirituelle du jeune État d'Israël et œuvrera pour que le *herem* ne soit pas levé.

Le *herem* n'est toujours pas levé.

Frédéric Schiffter

Récit véridique de ma vie

Je suis né au Portugal dans la ville appelée Porto. Mes parents appartenaient à cet ordre de noblesse issu de juifs que la contrainte, dans ce pays, a amenés au catholicisme.

Mon père pratiquait le christianisme avec conviction. Homme d'honneur, scrupuleux, il faisait grand cas de l'honnêteté. Je reçus de lui une éducation en rapport avec notre rang. Nous avions de nombreux serviteurs. Nous possédions dans notre écurie un magnifique étalon d'Espagne, dressé pour l'équitation, discipline dans laquelle mon

père excellait ; et moi, très tôt, j'imitai son exemple.

Enfin, ayant appris les arts libéraux qu'on enseigne aux jeunes gens de condition, je m'adonnai à la jurisprudence.

Pour ce qui est de mon caractère et de mes inclinations, j'étais de nature fort pieuse et si porté à la pitié que, au récit du malheur d'autrui, je pleurais sans qu'il me fût possible de retenir mes larmes. Le sentiment de l'honneur était inné en moi : rien ne m'effrayait autant que l'infamie. Âme très altière, je n'étais point exempt des mouvements de colère que suscitent les iniquités. Ennemi des arrogants et des fats qui, par leur mépris et leur violence, créent l'injustice, je cherchais à soutenir la cause des faibles, je me rangeais de leur côté spontanément.

À cause de la religion, j'ai supporté au cours de ma vie d'incroyables souffrances.

J'ai été élevé, selon la coutume du Portugal, dans la religion catholique romaine. Parvenu à l'adolescence, obsédé par la pensée de la damnation éternelle, j'étais très désireux de respecter scrupuleusement les règles et les commandements de ce culte. Je m'occupais à la lecture de l'Évangile et des autres livres spirituels. Je parcourais les manuels des confesseurs. Plus je m'appliquais, plus les difficultés surgissaient. Mon âme se trouvait à la fin dans d'inextricables perplexités, inquiétudes, impasses. Je me consumais de tristesse et de douleur. Je sentis qu'il m'était impossible de confesser mes péchés d'après l'usage catholique de façon à obtenir une absolution totale, et d'accomplir tous les actes que l'Église exigeait selon ses canons. Puisque pour l'acquérir il fallait s'y soumettre, je désespérai de mon salut.

Il m'était véritablement très difficile de renoncer à la religion à laquelle j'avais été accoutumé dès le berceau et qui poussait en moi les racines profondes de la foi. Je

commençai cependant à me demander — j'avais environ vingt-deux ans — si tout ce qu'on dit sur l'autre vie était fondé, si la foi sur cet article s'accordait avec la raison. Car cette raison impérieuse me chuchotait sans cesse à l'oreille des discours tout à fait opposés à de pareilles croyances. Quand ce doute eut pénétré mon esprit, je recouvrai le calme, et quoi qu'il en fût, je jugeai qu'il m'était impossible de poursuivre mon salut par l'ancienne religion.

Comme je l'ai dit, j'étudiais à cette époque le droit. Quand j'atteignis mes vingt-cinq ans, j'obtins la charge de trésorier dans une église collégiale. Ne pouvant toujours pas trouver la paix de l'âme dans la religion catholique, mais désirant m'attacher quelque part, et comme je n'ignorais pas le grand débat qui sépare juifs et chrétiens, je lus en entier les livres de Moïse et des prophètes où je découvris nombre de passages qui contredisent violemment le Nouveau Testament, et où les paroles émanant de Dieu sont d'une interprétation plus facile.

L'Ancien Testament ne trouve-t-il pas crédit chez les juifs comme chez les chrétiens, alors que le Nouveau n'a cours que chez ces derniers ?

Finalement, j'adoptai la foi mosaïque. Je jugeai donc que je devais obéir à la Loi puisque Moïse assure qu'elle est tout entière révélée, qu'il n'a été qu'un messenger appelé à son sacerdoce par la divinité, voire contraint par elle à l'exercer — me laissant ainsi tromper comme un enfant.

Cette conviction acquise, comme aucune manifestation du culte judaïque n'était tolérée au Portugal, je pensai abandonner mon foyer. Pour cela je n'hésitai pas à céder ma charge ecclésiastique au profit d'une autre personne sans me soucier autrement de perdre les avantages et les honneurs que procure cette situation. Je délaissai même

notre belle maison bâtie par mon père, sise au meilleur endroit de la ville.

Ma mère et moi, ainsi que mes frères, nous partîmes du Portugal par bateau — non sans péril puisqu'il était interdit aux descendants des juifs de quitter le royaume sans une permission particulière du roi. Mon amour pour les membres de ma famille m'avait conduit à les instruire des points de la religion qui me paraissaient mieux convenir à la vérité — bien que je fusse incertain de plusieurs. Tout cela aurait pu faire mon malheur, tellement il y avait de danger à parler de semblables sujets dans ce pays.